Mehiri Abdelkader, *Min al-kalima ’ilā l-ǧumla – Baḥṯ fī minhāǧ an-nuḥāt (Du mot à la phrase ou étude de la méthode des grammairiens [arabes])*, avec une préface de Mseddi Abdessalem

Mu’assassāt ʿAbd al-Karīm b. ʿAbd Allāh li l-Našr wa-l-Tawzīʿ, Tunis, 1998, 15,5 × 23,5 cm, 198 p.

Ce livre – le sous-titre l’indique – est essentiellement une étude de la tradition grammaticale arabe et, là où il développe cette tradition, il la continue dans l’indépendance de la linguistique occidentale. Ce livre est important. Il est en effet une excellente présentation, abondamment documentée, lucide et fine, de la tradition grammaticale arabe, et aussi un aboutissement de cette tradition comme le relève l’auteur de la préface, le Professeur A. Mseddi. Il est remarquable que cet aboutissement ne fasse pas recours aux contributions de la linguistique la plus récente, exceptés, mais ils étaient en quelque sorte secondaires dans la visée de cette recherche, l’opposition, au reste incertaine, entre « langue » et « parole » ainsi que les deux concepts de phonème et de morphème. C’est que, sans doute, nombre des notions de la linguistique d’aujourd’hui, que l’auteur connaît fort bien, ne sont pas des notions ayant une capacité structurante. Que l’on se rappelle le constant recours par beaucoup d’occidentaux, en contrepoint, à l’idée, comment l’appeler autrement ?, de « continuum ». Or « continuum » et « structure », une structure ne pouvant appartenir, en langue, qu’à une systématique discrète, sont antagonistes. Peut-être fallait-il rechercher le ressort de la structuration linguistique dans le couple {« signifiant » – « signifié »}, à la condition de voir, différemment de Ferdinand de Saussure, dans le « signifié » une pièce de l’organisation de la langue et non pas un élément du monde tirant sa « valeur » d’un champ sémantique.

A. Mehiri relève dans l’introduction le désordre des apports théoriques des grammairiens arabes anciens qui les ont formulés à l’occasion de leur étude de telle ou telle donnée de la langue. Néanmoins, selon lui, ces apports théoriques doivent, en toute vraisemblance, constituer une construction complète et cohérente. Il cite, à l’appui de la vraisemblance *a priori* de l’existence de cette organisation générale supposée, la célèbre comparaison, qui serait d’al-Ḫalil, de la langue avec une maison : le visiteur de cette maison peut penser, à bon droit, qu’elle aura été construite sur un plan raisonnable et que sa raison est à même de retrouver les raisons qui auront été ou n’auront pas été celles mêmes de son architecte. Semblablement le grammairien, « visiteur » de la langue. Mais quelle est la validité, la portée, de cette comparaison ? Une maison, dans son plan essentiel, est un abri avec ses ouvertures nécessaires. Les contraintes qui ont conditionné sa construction semblent être des contraintes, toutes externes, de matériaux, de surface, de style éventuellement, hors systématique propre. Et il y a loin de la maison à la langue qui ne dispose pas de matériaux et d’outils aussi nombreux et aussi divers. Cette comparaison n’est intéressante que par son implication de la construction de la langue sur un plan. Mais un plan de maison n’est pas un plan général. Cette comparaison ne suppose donc pas l’existence d’un plan général de la langue, supposition au demeurant fort rarement partagée aujourd’hui même. A. Mehiri se propose de scruter dans son livre d’abord la *kalima*, le « mot », puis la *ǧumla*, la « phrase », qui seront les deux axes de sa réflexion. Auparavant, il considère les valeurs relatives des termes *naḥw, taṣrīf, ištiqāq*. Il cite, ses citations sont toujours excellemment choisies, cette observation d’Ibn Ǧinni (392/1002) : « *’illā ’anna t-taṣrīfa wasīṭatun bayna n-naḥwi wa l-luġati yatağāḏabāni* ». Il commente la constitution et le rôle des termes dans le cadre d’une théorie. Les termes traditionnels fondamentaux sont *ḥarf, kalima et ǧumla.* La phrase, la *ǧumla*, est fort difficile à saisir car, selon l’auteur, elle est dans le même temps de la langue et de la parole, alors que pour Ferdinand de Saussure, la phrase, qui est « le type par excellence du syntagme », « appartient à la parole, non à la langue ». Huit pages sont ensuite consacrées à l’étude des sons par les grammairiens arabes soit dans leur impact sur les formes (Sibawayhi…) soit en eux-mêmes (Ibn Ǧinni dans son remarquable *Sirr ṣināʿat al-iʿrāb*).

La deuxième partie du livre, *Fī l-kalima*, p. 37-106, s’ouvre par le rappel de l’interrogation de Ferdinand de Saussure sur les contours imprécis de cette unité, le « mot », qui, pourtant, semble évidente et nécessaire. Les pages 39-47 sont consacrées à la définition de la *kalima*. L’auteur constate : « *šabahu l-kalimati yatarā’ā warā’a mafhūmi l-murakkabāti llatī tatalāḥamu fī-hā l-waḥadātu l-mukawwinatu la-hā talāḥuman yaḥūlu dūna taḥlīli-hā* ». Il rappelle que pour la tradition, unanime, « *al-kalimatu hiya l-lafẓatu d-dāllatu ʿalā maʿnan munfaridin bi l-waḍʿi* ». En fait, le « mot » ne saurait avoir d’identité intrinsèque, irréductible, que dans le cas où il semble n’avoir gardé aucun rapport avec le système de nomination propre à la langue à laquelle il appartient ; *ḥimār* et « âne », par exemple. Sinon, il apparaît comme un produit systématiquement construit de racines et de modalités. Mais la tradition grammaticale arabe n’a pas reconnu les empreintes, pourtant encore si nettes et nombreuses, des racines et des modalités qui structurent la langue. Toujours son analyse des unités de la langue, enfermée en synchronie, aura été partielle. L’auteur examine ensuite *al-mīzān aṣ-ṣarfī*, cette mesure des formes où les grammairiens arabes ont donné le meilleur d’eux-mêmes, les formes brutes, héritées, et les formes régulières. Selon les grammairiens d’al-Kūfa « *nihāyatu l-’uṣūli ṯalāṯatun* ». Mais les grammairiens d’al-Baṣra ont fait admettre, sur le même plan, et les verbes de trois *ḥarf* et les verbes de quatre *ḥarf*. L’auteur rapporte les séquences vocaliques possibles, les séquences attestées ainsi que leurs statistiques. Dans la tradition, « *’aḳṭaru [l-’uṣūli] stiʿmālan*

BCAI 17 (2001) Mehiri Abdelkader : Min al-kalima ‘ilā l-ǧumla. Baḥṯ fī minhāǧ an-nuḥāt (Du mot à la phrase ou étude de la méthode des grammairiens arabes), avec une préface de Mseddi Abdessalem, recensé par André Roman
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

wa-'a'addu la-hâ tarkīban iṯ-ṯulāṯī li-'anna-hu ḥarfun yubtada'u bi-hi wa-ḥarfun yuḥṣā bi-hi wa-ḥarfun yūqafu 'alay-hi ». Ce qui est l'expression de l'affirmation impressionniste d'un équilibre perçu comme une nécessité et une beauté. Il passe ensuite en revue les différents processus de changement phonétique, le *'i'lāl*, le *'ibdāl*, le *qalb*, le *taḥfīf*, le *ḥaḏf*, le *'idġām*, le *ta'wīḍ*, dont la reconnaissance par les grammairiens arabes anciens atteste l'attention qu'ils ont portée à cette question et leur compétence. La coexistence d'une forme conforme à une « mesure » et d'une forme changée par l'usage ou par un conditionnement pose le problème de la datation de la forme changée. Très remarquablement, la forme changée a été affirmée contemporaine de la forme type. Il faut donc que le changement constaté ait été réalisé immédiatement. C'est l'opinion générale, « *ġarīb* », ainsi formulée par Ibn Ğinnī : « *lam yakun qaṭṭu ma'a l-lafẓi bi-hi 'illā 'alā mā tarā-hu wa-tasma'u-hu* ». Ainsi donc ces grammairiens considéraient les changements de la langue dans l'hypothèse contradictoire de sa stabilité. Puis A. Mehiri examine la méthodologie adoptée par eux dans la description du verbe « nu » construit sur trois *ḥarf* et l'établissement de ses paradigmes ; leur traitement de la *ḥarakat al-'ayn* qui a abouti, nécessairement, hors la reconnaissance systématique des modalités de la langue, à l'établissement de champs sémantiques qui sont l'avatar historique de l'ancienne modalité d'agentivité dont cette voyelle a été, semble-t-il, le signifiant. Enfin il s'applique à l'étude par les grammairiens arabes de leur description du verbe « augmenté », non moins malmené par l'usage.

La troisième partie du livre, *Fī l-ğumla*, p. 107-185, s'ouvre sur la présentation des *'aqsām al-kalām*, les « parties du discours ». Dans ce chapitre obligé de la tradition grammaticale arabe, les « parties du discours » sont présentées de façons diverses. Leur motivation référentielle sera figurée tardivement, au VI^e^/XII^e^ siècle, par Ibn al-Ḫaššāb : « *al-ma'ānī ḏātun yuḫbaru 'an-hā wa-hiya l-ism wa-ḫabarun 'an tilka ḏ-ḏāti wa-huwa l-fi'l wa-wāsiṭatun bayna-humâ [...] wa-ḏālika huwa l-ḥarf* ». Un seul grammairien, autrement inconnu, 'Abū Ğa'far b. Nāṣir, a proposé une quatrième « partie du discours », *al-ḫālifa*, « la remplaçante ». Sa proposition est restée lettre morte. Les définitions généralement élaborées sont de trois types : *bi-l-ma'nā l-'āmm, bi-l-ma'nā l-waẓīfī, bi-l-'alāmāt*. Puis A. Mehiri passe en revue les différentes composantes de ces parties du discours trop largement définies. Il relève que ce ne serait pas avant la fin du III^e^/IX^e^ siècle qu'une grammaire pédagogique aurait été élaborée comme une simplification de la grammaire des spécialistes. Il aborde alors la *ğumla* par l'analyse sémantique de ce terme, encore absent du *Kitāb*, qui la nommera ; dans le nom commun il identifie trois notions apparentées : *ğam'*, « groupement », *tamāsuk*, « solidarité », *kamāl*, « plénitude ». Il explore les rapports entre *ğumla* et *kalām*. Selon al-'Astarābāḏī (688/1285) : « *wa-l-farqu bayna l-ğumlati wa-l-kalāmi 'anna l-ğumlata mā taḍammana l-'isnāda l-'aṣliyya sawā'un kānat maqṣūdatan li-nafsi-hā 'aw lā ka-l-ğumlati llatī hiya ḫabaru l-mubtada'... wa-l-kalāmu mā taḍammana l-'isnāda l-'aṣliyya wa-kāna maqṣûdan li-ḏāti-hi* ». Remarquable est dans cette distinction entre *ğumla* et *kalām* l'occurrence de l'expression terminologique *'isnād 'aṣlī* qui désigne l'entité de la langue qui permet d'unifier les phrases verbales et nominales. Il étudie la problématique de la *ğumla 'ismiyya*, la « phrase nominale », qui se réalise {*zayd^un^ ğā'a* (*huwa*)}, où le *ism zayd^un^* constitue le premier membre de la phrase, où le *fi'l ğā'a* constitue avec le pronom « implicite » *huwa* le deuxième membre de la phrase. Cependant c'est non pas le syntagme {*ğā'a* (*huwa*)} qui constitue le type de la *ğumla fi'liyya*, la « phrase verbale », mais le syntagme {*ğā'a zayd^un^*} ; en effet, si le syntagme {*zayd^un^ ğā'a [huwa]*} est complet sémantiquement, le pronom *huwa* reprenant *zayd^un^*, ce n'est pas le cas du syntagme {*ğā'a [huwa]*} ; cela en raison de l'absence devant *ğā'a* du nom dont *huwa* tirerait son identification. L'usurpation de *huwa* par *zayd^un^*, ou par tout autre syntagme à même d'en prendre la place, {*zayd^un^ ğā'a 'abū-hu*}..., a empêché la reconnaissance d'un seul type de phrase. Cette usurpation est sans doute la conséquence de la définition de la phrase non pas comme une entité structurelle particulière, définition à laquelle la tradition occidentale n'est pas non plus parvenue, mais à son jugement qu'une *ğumla* minimale n'est pas seulement une entité indépendante mais aussi une entité pleinement signifiante. Or selon la tradition arabe, toute *ğumla* {*fa'ala...*} n'est complète sémantiquement qu'avec *fā'ilun* ; la « phrase verbale » minimale est donc la phrase {*fa'ala fā'ilun*}. Ainsi le *'isnād 'aṣlī* nomme dans la phrase complexe, {*zayd^un^ ğā'a*}, la relation biunivoque, essentielle, entre les deux constituants fondamentaux, *zayd^un^* et {*ğā'a (huwa)*} ; et il nomme dans la phrase simple, {*ğā'a zayd^un^*}, la relation univoque, non essentielle, entre le morphème de personne *huwa*, de signifiant « zéro », et l'expansion, *zayd^un^*, qui l'identifie ; les deux constituants fondamentaux de cette phrase étant le morphème de personne et le « procès » porté par le verbe. Puis A. Mehiri reconnaît les différents partenaires admis dans la phrase par cette connexion, *'uqda 'isnādiyya*. Il distingue, dans un premier temps, la *'umda*, ou « base », la *faḍla*, ou « complément », la *'iḍāfa*, ou « annexion » ; dans un deuxième temps, une *maǧmū'at at-taḥṣīṣ*, comprenant le *na't*, ou « épithète », le *badal*, ou « appositif », le *ta'kîd*, ou « corroboratif ». Leur *'i'râb* est présenté comme un effet : « *mafhūmu l-'amali wa-mafhūmu l-'alāmati mā humā 'illā min qabīli l-'ālāti fa-l-'alāmatu taǧassama bi-ḫtilāfi-hā ḫtilāfa l-ma'ānī fa-hiya mašrūṭatun bi-hâ ḥāḍi'atun la-hâ laysat maqṣūdatan fī ḏāti-ha wa-'innamā hiya musta'malatun li-fā'idati ġayri-hā 'ammā l-'āmilu fa-huwa llaḏī taqūmu bi-hi l-ma'ānī l-muqtaḍiyatu li-l-'i'rābi* ». Ce que l'auteur apprécie ainsi : « *na'tabiru 'anna 'timāda l-'āmili nātiğun 'an is-ša'yi 'ilā taqdīmi ẓāhirati l-'i'rābi fī taṣawwurin šāmilin wa-taḫlīli-hâ bi-'adawātin minhağiyyatin mutamāṭilatin mahmā kāna naw'u l-mu'rabi wa-ḥaṣā'iṣu l-ma'nā llaḏī yumkinu 'an yufīda-hu* ». L'étude de la méthode suivie par les grammairiens arabes dans leur reconnaissance des « fonctions »

BCAI 17 (2001) Mehiri Abdelkader : Min al-kalima 'ilā l-ğumla. Baḥṯ fī minhāğ an-nuḥāt (Du mot à la phrase ou étude de la méthode des grammairiens arabes), avec une préface de Mseddi Abdessalem, recensé par André Roman
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

amène l'auteur à leur reconnaître une réelle capacité d'abstraction portée à son plus haut dans leur définition du *'isnād* et de la *'iḍāfa*. Il cite, particulièrement, la définition exemplaire du *'isnād* par 'Ibn Yaʿīš, au VII^e^/XIII^e^ siècle : « *wa-tarkību l-'isnādi 'an turakkaba kalimatun maʿa kalimatin tunsabu 'iḥdā-humā 'ilā l-'uẖrā* ». Sans doute cette formulation est-elle « générale et vague » mais « *lā sabīla 'ilā ğtinābi ḏālika* », il ne pouvait en être autrement. Même indétermination nécessaire en ce qui concerne le *mafʿūl*. C'est là la conséquence du recours légitime au sens, le *i'timād al-maʿnā*. Au demeurant, tout « signifié » est général, « par nature », dès lors qu'il est un sens du système de la langue, c'est-à-dire dès lors qu'il est coupé du monde, tourné vers le dedans de la langue. Mais cette imprécision est dommageable si le sens saisi par le grammairien n'est pas par lui coupé du monde, si donc il est à la fois de la langue et du monde. L'auteur propose alors une vue d'ensemble, méditée, de la construction de la phrase, relevant le parallèle établi par les grammairiens arabes entre le traitement de la *kalima* et le traitement de la *ğumla* avec les faits d'ordre qui lui sont particuliers. Et, enfin, une réflexion sur le double aspect des termes.

Ce livre dense apprend beaucoup. Il est riche d'une réflexion épistémologique implicite, passionnante. Il appréhende avec sympathie et intelligence la grande tradition grammaticale arabe dans ses ressources et sa stabilité qui font d'elle dans l'histoire de la pensée grammaticale un monument singulier.

André Roman
Université de Lyon II

BCAI 17 (2001) Mehiri Abdelkader : Min al-kalima 'ilā l-ğumla. Baḥṯ fī minhāğ an-nuḥāt (Du mot à la phrase ou étude de la méthode des grammairiens arabes), avec une préface de Mseddi Abdessalem, recensé par André Roman
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net